# Christie Watson
# Les Esprits de l'eau

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR NATHALIE PERONNY

DENOËL & D'AILLEURS

Extrait de la publication

Extrait de la publication

# Les Esprits de l’eau

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Christie Watson

# Les Esprits de l'eau

roman

*Traduit de l'anglais*
*par Nathalie Peronny*

DENOËL
& D'AILLEURS

Extrait de la publication

Titre original :
*Tiby Sunbirds Far Away*

Éditeur original :
Quercus
© Christie Watson, 2011

*Et pour la traduction française :*
© Éditions Denoël, 2013

Extrait de la publication

*Pour les Egberongbes,*
*qui m'ont fait tomber amoureuse du Nigeria.*

Extrait de la publication

# 1

Père parlait toujours trop fort. Sa voix le précédait lorsqu'il entrait dans une pièce. De la fenêtre de ma chambre, je l'entendais aussi bien dans le jardin que sur le chemin du parking rempli de Mercedes, près de la guérite du gardien ou du portail principal.

Les mises en garde à l'entrée changeaient chaque semaine :

INTERDIT AUX VENDEURS AMBULANTS

COLPORTEURS AUTORISÉS UNIQUEMENT
SUR INVITATION DES RÉSIDENTS

BARBECUE INTERDIT DANS LES JARDINS

LES VISITEURS NE RESTENT PAS DORMIR :
SOUVENEZ-VOUS, DERRIÈRE L'AMI
PEUT SE CACHER UN BRAQUEUR !

Et une fois, jusqu'à ce que Mama découvre l'affichette et la fasse retirer par Père, qui s'était esclaffé si fort que les murs en avaient tremblé :



Extrait de la publication

## INTERDICTION DE COPULER OU DE DÉFÉQUER DANS LES JARDINS

Nous vivions dans la banlieue de Lagos à Ikeja, sur Allen Avenue, au quatrième étage d'un petit complexe immobilier baptisé résidence privée des Beaux-Jours. J'adorais observer la rue depuis ma chambre, les vendeurs ambulants qui arpentaient le trottoir avec leurs seaux de couleurs vives, leurs paniers ou leurs plateaux en équilibre sur la tête. Et leurs cris, toujours : « Chin-chin[1] », « tongs », « piles » ou « schnaps ». Chaque jour, malgré tout le temps que j'avais passé à cette fenêtre durant mes douze années d'existence, je découvrais un nouvel article à vendre : chausse-pieds, sous-vêtements St Michael, magazines *Hello!* J'aimais regarder les femmes blotties sous leurs ombrelles d'où surgissaient, tout en bas, leurs jambes pareilles à de grosses ignames. Ou ces hommes arborant des chaînes en or, assis sur le capot de leurs BMW, avec ces filles vêtues à l'occidentale qui leur tournaient autour comme des étoiles attirées par la lune. Les femmes faisaient les boutiques de mode tandis que, toute la journée, les hommes entraient et sortaient des bars ou des restaurants chinois avec une main dans la poche, prêts à sortir leurs nairas[2].

De temps à autre, Mama faisait irruption dans la pièce et m'éloignait de la fenêtre pour ouvrir en grand, chassant l'air

1. Sorte de gâteau sec frit. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*
2. Nom de la monnaie du Nigeria.

frais et laissant pénétrer la chaleur en même temps que les odeurs du marché voisin, mélange d'égouts à ciel ouvert, de poisson frais, de viande crue, d'*akara*, de puff-puff et de *suya*. Ces senteurs m'écœuraient autant qu'elles me donnaient faim. « Ne regarde pas ces types, me disait Mama. Je préférerais qu'ils aillent dépenser leur argent ailleurs. »

Mais il n'y avait pas d'autre endroit. Allen Avenue était l'artère la plus prospère d'Ikeja, celle qui comportait le plus grand nombre de commerces. Si vous aviez de l'argent à dépenser, c'était là qu'il fallait aller. Et si vous étiez encore plus riche, comme nous, c'était là qu'il fallait habiter. Sur Allen Avenue, chaque immeuble disposait de son propre générateur. Leur ronronnement était constant, de jour comme de nuit. Nous étions entourés de rues totalement dépourvues d'électricité, où les gens allaient se coucher trop tôt le soir et faisaient trop d'enfants, comme disait mon frère Ezikiel. Mais Allen Avenue était toujours bien éclairée. Les résidents laissaient leurs téléviseurs et leurs radios allumés la nuit pour bien montrer tout l'argent qu'ils pouvaient se permettre de gaspiller.

« Eh toi, là ! Il me faut des savonnettes.

— Savon de qualité supérieure. Antigermes. Très doux, bon pour la peau. Il te rendra douce et te fera du bien, *mama*. Savon très célèbre, importé d'Amérique. »

Mama fit un grand geste de la main tandis que la femme, qui était immense, s'avançait vers les grilles de la résidence avec sa grande jatte en plastique bleu et blanc remplie de pains de savon. Elle marchait sans se presser. Personne ne se pressait jamais. Même quand les autres marchands ambu-



Extrait de la publication

lants réalisèrent que Mama achetait du savon. Qu'elle avait de l'argent. Ils levèrent la tête vers la fenêtre pour lui vanter en criant le contenu de leurs calebasses, paniers et plateaux : oranges, eau pure, viande de brousse, réveils, jupons, sacs à main Gucci.

Mais de là où je me tenais, je n'avais pas besoin qu'ils s'époumonent.

Je voyais tout.

Père travaillait comme comptable au centre de Lagos, dans un bureau plein de ministres du gouvernement, et il devait quitter la maison de bonne heure afin d'éviter les embouteillages. Ezikiel se levait tôt exprès pour le voir, alors qu'il avait quatorze ans et n'était pas vraiment du matin. Il aimait s'asseoir sur le grand lit du côté où Père avait dormi, là où il avait étalé avec soin ses vêtements du jour, pour le regarder s'habiller et lui passer sa cravate, ses boutons de manchettes ou sa montre. Mama émettait des claquements de langue réprobateurs dans son oreiller avant de dégager ses longues jambes du drap, sous les sifflements et les taquineries de son mari : « J'ai l'impression de dormir contre un tas d'aiguilles, avec des pointes et des os qui me transpercent toute la nuit. » Mama faisait claquer sa langue encore plus fort ou inspirait entre ses dents.

Nous prenions le petit déjeuner tous ensemble. Père avait pour principe de ne consommer « que des aliments chauds », mais qui en réalité étaient tièdes, ce qui contredisait un peu tous ses grands discours. Mon frère et moi mangions des céréales ou des roulés à la confiture que Mama chipait à son



Extrait de la publication

travail au Royal Imperial Hotel. Une fois revêtue de son uniforme, jupe bleu marine complétée d'un chemisier blanc, et après s'être maquillé les lèvres au moyen d'un petit pinceau, elle préparait le café de notre père, très sucré avec une pointe de lait concentré chaud. Puis elle lui déposait un baiser sur la bouche. Parfois deux. Père se retrouvait tartiné de rouge à lèvres et prenait une voix de femme pour nous amuser. Son rire était très bruyant, lui aussi. Il riait toujours à gorge déployée pendant le petit déjeuner, jusqu'à ce qu'il ait la bouche pleine ou que notre voisin, qui ne démarrait pas sa journée avant neuf heures, se mette à cogner au mur.

Une fois nos parents partis au travail, Ezikiel et moi nous rendions à pied jusqu'à l'École internationale des Futurs Décideurs, dont les sols étaient si brillants que je pouvais y voir mon reflet. À l'heure du déjeuner, ma copine Habibat et moi allions nous asseoir près de la fontaine pour enlever nos chaussures et plonger nos pieds dans l'eau fraîche. Ezikiel, lui, fréquentait les groupes de discussion et les clubs : club d'échecs, de latin, de sciences. Mais nous adorions tous les deux notre école. Nous aimions ses sols en marbre, son air conditionné et son grand stade qui semblait s'étendre à l'infini.

Il faisait déjà presque nuit quand père rentra à la maison. Malgré ma fenêtre fermée, et le climatiseur allumé, je l'entendis descendre l'allée, tourner sa clé dans la serrure et claquer la porte. Ezikiel se leva aussitôt de mon lit, où il s'était installé pour lire, et son livre heurta le sol en s'ouvrant à une page montrant l'intérieur d'un homme sans peau avec des flèches pour désigner l'emplacement de ses organes — côlon, duodénum, foie.



Extrait de la publication

Les pas de Père résonnèrent dans le couloir juste avant que la porte ne s'ouvre d'un grand coup sec. « Alors, mes gosses ? Où êtes-vous, gosses de malheur ? »

Mama détestait qu'il nous appelle les gosses.

Il était en train de dénouer sa cravate quand nous accourûmes pour le suivre dans le salon.

« Je suis arrivé premier au test d'orthographe et le professeur a dit que j'étais le meilleur en latin. Le meilleur élève qu'il a jamais eu ! » Ezikiel parlait si vite qu'il en était essoufflé. Ses narines palpitaient.

Je me plaquai contre son dos. Il n'avait que deux ans de plus que moi, mais il me dépassait déjà d'une bonne tête. Mes yeux tombaient pile sur l'os saillant à la base de sa nuque. Je ne vis pas Père s'accroupir, mais je savais qu'il était déjà à genoux. C'était son rituel quotidien. Il nous faisait grimper sur ses épaules, chacun d'un côté, nous soulevait jusqu'au plafond et nous projetait en l'air. Il était toujours de bonne humeur lorsqu'il arrivait du travail.

Il se redressa avec lenteur, feignant de tituber et de nous laisser tomber, mais je connaissais sa force. Ezikiel m'avait confié un jour l'avoir vu soulever la voiture d'une main pour que Zafi, notre chauffeur, puisse changer un pneu.

Nous riions aux éclats, perchés sur ses épaules, à le chatouiller derrière les oreilles. Notre rire tournoyait dans la pièce comme un moustique affamé. Le mien m'assourdissait presque. J'entendis à peine la voix de Mama. « Fais-les redescendre, pour l'amour du ciel. Ce ne sont plus des bébés. Tu vas te briser le dos ! » Elle sortait de sa chambre en robe de chambre, les yeux rougis. « C'est dangereux. »



Extrait de la publication

Même quand nous étions petits, elle n'aimait pas qu'il nous fasse grimper sur ses épaules. À l'écouter, c'était par peur de nous voir tomber et de devoir nous rattraper, mais je la soupçonnais plutôt de vouloir nous cacher le haut de son crâne, là où ses rajouts trop serrés avaient laissé le cuir chevelu à nu, ou encore l'étagère supérieure sur laquelle elle conservait une bouteille de liqueur ainsi qu'un album photos que nous n'étions pas censés ouvrir.

Soudain, la respiration sifflante d'Ezikiel se fit entendre. Elle recouvrit le son du téléviseur, qui diffusait un film de Nollywood. Elle recouvrit le ronronnement des générateurs. Jusqu'au rire de Père. Son corps se raidit et sa tête heurta le plafond. Je lui agrippai le bras.

« Tu vois ? » fit Mama en accourant.

Père s'agenouilla et je descendis d'un bond tandis que mon frère s'écroulait sur le sol. Il toussait en se frappant la poitrine. Son souffle s'accélérait, de plus en plus saccadé. Mama s'accroupit derrière lui pour le soutenir. Elle n'avait plus les yeux rouges. Ezikiel les avait à sa place.

« Vite ! » lança-t-elle à Père.

Elle caressait les cheveux de mon frère, lui parlait tout bas à l'oreille et le berçait d'avant en arrière.

En un seul mouvement, Père ouvrit le tiroir du buffet, en sortit un petit inhalateur bleu et le décapsula pour le tendre à Mama, qui l'enfonça dans la bouche d'Ezikiel avant de le presser deux fois de suite.

L'intérieur de sa lèvre inférieure avait bleui.

« Va chercher le sac en papier dans la cuisine, dépêche-toi ! »



Extrait de la publication

Elle lui administra une nouvelle bouffée de médicament tout en continuant à le bercer.

Je me précipitai dans la cuisine. Le sachet en papier brun posé sur le plan de travail contenait des piments. J'en cherchai un autre du regard. Mes yeux n'étaient pas assez rapides. Ils parcouraient l'intérieur de la pièce mais tout était comme flou. J'entendais le souffle rauque de mon frère et sentais la panique de ma mère au creux de ma nuque.

Il n'y avait pas d'autre sac. Que faire ? J'avais douze ans ; j'étais assez grande pour savoir que les piments se manipulaient avec précaution. Je les examinai. Ils étaient intacts. J'inspirai à fond, priai pour qu'ils n'aient pas contaminé leur emballage, les sortis du sachet et regagnai le salon à toutes jambes.

Ezikiel était recroquevillé sur son inhalateur, avec Mama qui le soutenait par-derrière et Père qui soutenait Mama. Il avait déployé ses bras autour d'eux. Quand j'accourus vers lui, il me fit une place à moi aussi.

Mama me prit le sachet des mains pour le placer sur le visage d'Ezikiel. En quelques secondes, les petits arbres rouges de ses yeux donnèrent naissance à des branches et ses larmes s'écrasèrent sur le papier brun, pareilles à des feuilles minuscules. Il repoussa le sachet.

Mama se baissa pour le renifler.

Puis me jeta un regard qui signifiait : « Petite sotte. »

Je ne dis rien.

Père se pencha vers elle et lui caressa le visage, là où la ride qui creusait son front rejoignait sa tempe. « Ça va aller », déclara-t-il de sa voix forte et pleine d'aplomb. La ride de

Mama s'estompa légèrement. Je sentis le bras de Père se resserrer autour de moi.

Il avait raison. Comme toujours. Lentement, Ezikiel se mit à mieux respirer. Les arbres disparurent de ses yeux et son râle s'apaisa. Mama revérifia l'odeur du sachet avant de le lui remettre sur le nez, ne l'ôtant que pour lui administrer des bouffées d'inhalateur. La respiration d'Ezikiel redevint égale, régulière, et la peau de son cou ne semblait plus aspirée de l'intérieur. Sous mes yeux, ses narines s'aplatirent à nouveau contre son visage et son teint repassa progressivement de la pâleur du jour au crépuscule, puis à la nuit.

Père parlait toujours trop fort. Je l'entendais vociférer depuis l'appartement voisin, lorsqu'il parlait football avec le Dr Adeshina en buvant du cognac jusqu'à ce qu'il ne marche plus droit. Je l'entendais chanter lorsqu'il rentrait de l'église des Bras Ouverts Éternels de la Maison du Salut, à bord d'un bus portant l'inscription « Vive Jésus À bas Satan » peinte sur le côté. Le chant montait jusqu'à mes oreilles au quatrième étage. Depuis ma fenêtre, je voyais le chauffeur et le pasteur King Junior porter Père, qui ne tenait plus sur ses jambes, vers notre appartement.

Quand il tenait debout, c'était pire. Il semblait incapable de se mouvoir discrètement. Quand il essayait, car Mama protestait qu'il lui donnait la migraine, il faisait encore plus de raffut.

Nous avions pourtant fini par nous habituer au son de sa voix. Nos oreilles s'étaient adaptées et parées d'un filtre protecteur comme des lunettes de soleil lorsqu'il était à la

maison. Quand nous partîmes au marché de bonne heure, ce samedi-là, sachant que Père serait retenu au bureau toute la journée par un travail important, nos oreilles n'avaient pas jugé utile de mettre leurs lunettes. Quand Mama réalisa qu'elle avait oublié son sac et qu'il nous fallut faire demi-tour, elles étaient donc parfaitement opérationnelles. J'entendais distinctement les discussions des femmes sur le marché, le bruit des voitures et des vendeurs ambulants le long d'Allen Avenue, le bourdonnement du portail électrique qui s'ouvrit pour nous laisser entrer dans la résidence. J'entendis nos pas bruisser sur le tapis du couloir et la clé de Mama tourner dans la serrure. J'entendis la porte du placard s'ouvrir quand Ezikiel et moi fonçâmes directement à la cuisine pour prendre des biscuits.

Puis j'entendis le son le plus terrible et le plus violent auquel j'avais été exposée de toute ma vie.

Mes oreilles à nu étaient au supplice. Je tentai de leur remettre leurs lunettes, de les refermer, de les éteindre. Père devait être à la maison ; des cris retentissaient.

Il parlait toujours trop fort.

Mais cette fois, c'était Mama qui hurlait.

Extrait de la publication

# 2

Au bout d'un mois, les cris diminuèrent suffisamment pour nous permettre d'entendre les mots.

« C'est arrivé malgré moi », dit Père.

Main dans la main, Ezikiel et moi les écoutions derrière la porte de notre chambre. J'imaginais l'expression de Mama, pincée et inflexible, les bras croisés contre sa poitrine plate.

« Tu n'es qu'un salaud », lui répondit-elle d'un ton bien plus tranché qu'à son habitude.

Je serrai la paume de mon frère dans la mienne et priai de toutes mes forces pour que Mama se calme et lui pardonne. Mais je la connaissais.

« Je pars m'installer avec elle », dit Père.

Sa voix était gorgée de vin de palme. Quelques secondes plus tard, la porte claqua. J'entendis Père s'éloigner de sa démarche trop bruyante le long du couloir, presser de son doigt trop bruyant le bouton de l'ascenseur et lâcher de sa voix trop bruyante un chapelet de jurons.

Puis ce fut le silence.



Extrait de la publication

Un mois plus tard, Mama dut quitter son travail au Royal Imperial Hotel. D'après elle, les propriétaires de l'établissement n'employaient que des femmes mariées. Comme Père était parti, je n'osai pas lui poser la question qui me taraudait.

Je n'osai pas lui demander s'ils étaient toujours mariés.

Elle qui était toujours partie travailler au lever du jour, sauf le dimanche, continua à se lever avant l'aube en se plaignant que son corps « avait gardé l'habitude ». Elle nous avait toujours préparé notre petit déjeuner. Elle nous avait toujours embrassés sur la tête avant de partir et déposait un baiser, parfois deux, sur la bouche de Père. Mais Père était parti.

Elle cessa d'abord de s'occuper de notre petit déjeuner.

Puis de se maquiller les lèvres avec son petit pinceau.

Puis de nous embrasser sur la tête pour nous réveiller.

Désormais, elle se contentait de crier mon prénom — « Blessing! » — puis celui de mon frère comme s'il y avait une urgence.

Un jour, elle nous annonça que Père avait cessé de payer le loyer et qu'on allait nous chasser de l'immeuble. Elle nous expliqua que la résidence privée des Beaux-Jours coûtait une fortune et que seuls les hommes riches pouvaient se permettre d'y habiter. Or elle n'était pas un homme riche. Elle n'était qu'une femme au chômage ; l'expulsion était inévitable.

Nous irions donc habiter chez notre grand-père Alhaji.

J'ignorais le sens du verbe expulser, mais je n'osai pas le lui demander.

Je n'avais encore jamais rencontré mes grands-parents, qui

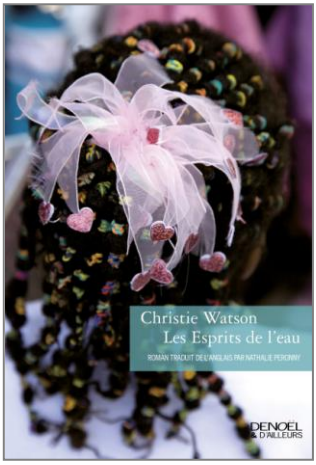
teur Emmanuel W.T. Diffa (juge de paix), Mieske Diri, Tute Ehinlaiye, M. Egberipan, Kola Grey, Fogho O. Ikede, Nimi Iti, Timi Komonibo, Dr Ebi Komonibo, Achuonye Chidiebere Luckyprince, Kayode Ogundamisi et les Sahara Reporters, Ken Ofili, Misan Oti-Adams, Chef Oyibo, Basorge Tariah, Kendra E. Thornbury.

Pour leurs conseils avisés en matière d'obstétrique : Nicky Fisher, Juliana Okoh et Comfort Momoh.

Pour avoir été mes premiers lecteurs : Anjali Jospeh, Emma Levy, Justine Mann et Malin Ngoie.

Remerciements particuliers à l'UEA (University of East Anglia), notamment aux autres membres de mon séminaire d'écriture et à mes professeurs, Trezza Azzopardi et Giles Foden, ainsi qu'à Stephen Foster, membre du Royal Literary Fund.

Enfin et surtout, je tiens à remercier les habitants du delta qui ont pris le temps de me raconter leur histoire pour m'aider à mieux raconter celle de Blessing. J'espère vous avoir bien écoutés.




# Les Esprits de l'eau
# Christie Watson

Cette édition électronique du livre
*Les Esprits de l'eau* de Christie Watson
a été réalisée le 08 avril 2013
par les Éditions Denoël.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207113714 - Numéro d'édition : 244154).
Code Sodis : N53071 - ISBN : 9782207113738
Numéro d'édition : 244156.

Extrait de la publication